

Devant toi le jour

Ana Brnardić

Traduction du croate par Vanda Mikšić et Brankica Radić

Forêt vierge

Je voulais écrire quelque chose de la forêt, plutôt la forêt vierge,
écloso d'une boulaie bienveillante, de broussailles et de l'écorce d'un archet,
et avant de prendre une prochaine inspiration mes os ont germé, mes oreilles ont
fourché.

Je voulais noter une phrase sobre sur mon père, ma mère et ma sœur
et sur notre forêt de fin-de-semaine, sur l'humus de nos dimanches pourris,
sur la mort qui se déguisait en chansons dans le poste de radio,
en omelette aux cèpes, en ce fer que maman utilisait pour repasser
des chemises, des questions, des angoisses, des becs de phrases.

Mais j'ai pris trop de graines et les ai jetées à mes pensées
qui se sont mises à courir dans la cour. Je les ai jetées à l'eau, au ciel,
aux chaussures. Mes pensées, d'abord limpides et fermes,
se sont faites de plumes, de rainettes charmeuses, de calices et de pistils.
Des plantes grimpantes se sont accrochées à mes paupières, la fougère
a explosé dans ma pupille.

Je voulais, par un paisible mouvement de doigts, noter deux ou trois mots,
mais de nouveaux mots naissent du feuillage, des petits corps d'oiseaux et de grenouilles
et taillent à mes pensées un costume infini de forêt vierge.

Le noir

Sur l'île, le noir a des couches géologiques
et les humains laissent des empreintes en forme de coquillage dans leurs lits.
Des notes brûlées, rescapées du bottin amer, d'infimes tierces flétries
des chants côtiers nous entraînent vers un sommeil carbonifère.
Nous nous éclipsions toutes les deux à trois heures
pour écouter les lilliputiens ronfler dans des ruelles étroites
et quelques langues décharnées faire l'amour décennal
à l'étage, au-dessus du bureau de poste.
Dans la cour que nous choisissons
les feuilles ont poussé hors contrôle.
Nous nous en enveloppons pour absorber ce qui reste d'eau dans notre peau
pour faire sécher nos pensées et les émietter en sommeil.
Sur l'ordre unanime de tous les dos de livres
nous nous retirons, marchons à reculons, jusqu'à ce qu'une écorce amère nous renferme.

Desmarais

Lorsque l'âme se vide, mes ongles grattent la couche salée de son réceptacle
les murs de la maison ne soutiennent plus le ciel
des pages où l'on notait nos horaires de sommeil et de travail s'éparpillent
l'âme lorsqu'elle est vide sent le blanc des yeux
mes narines s'en approchent pour rencontrer le froid
une forêt vide, des abreuvoirs pour les animaux où je dépose mes papiers
le feu s'est enfui avec sa petite queue noire
il ne reste qu'un corps gris, épais, marécageux
avec lequel je partage la nuit, le jour et le clignement d'œil

Écouter la musique

Ce matin, pelotonnée sur le canapé,
avec une boisson revigorante de papier pressé.
Ancrés autour de mes orteils, de petits navires de lumière, frêles
et pauvres en calcium.
Le monde s'est recouvert de nuages, a enfilé son manteau
à l'envers, a descendu l'escalier sur les baleines de parapluie.

Il fait si froid que les yeux sont dentelés et
laissent une trace en pointillé dans la pomme.
À la radio, on joue sur des cordes séculaires (les vivants, les morts depuis des décennies)
et l'on sort d'une eau blanche, des profondeurs, un cordage glissant.
La musique est dispersée dans la chambre, elle a déchiré les rideaux, mouillé le parquet
de ses écailles brillantes. Je me recouvre de sa peau d'otarie,
un voyage chanté par les lèvres de l'hiver, légèrement désaccordé
(comme la terre mère),
c'est ainsi dans la chambre aujourd'hui, et pour un instant c'est clair.

Avant l'hiver

Ainsi ce soir-là au parc
où un instant j'étais une corneille en manteau gras
sous lequel je te portais toi, un oiseau encore plus petit
et mon regard perçait avec sa branche noire
un ciel déjà noir

et plus tôt, le matin au parc
quand j'ai longuement caressé
l'écorce de velours d'un bouleau pour en faire sortir
quelque chose d'inarticulé et sauvage,
du lait ou une clochette

la neige nous a flairées.

Toi, qui venais d'arriver et faisais tout briller alentour.
Et ensuite des gouttes
que nous avons traînées derrière nous comme une encre de pluie
et l'œil protecteur sur mon corps de corneille
et toi, l'oiseau sur mon cœur
et aussi, un instant plus tard, des branches qui flottaient dans le ciel
pendant que la soirée se refermait
sur d'autres points de couture que la veille

la neige nous a flairées.

Car dans mon manteau je portais de la fraîcheur,
pas encore docile, de peau et de sourcils, un univers liquide,
tantôt un hérisson, tantôt un poisson, tantôt de la menthe poivrée —
et toi, tu respirais rapidement et en surface,
des arbres descendaient avec tendresse pour te sentir

avant l'hiver, avant que de grands oiseaux
gras ne se posent.

Nous marchions devant la neige,
nos corps solennels tapissés de l'intérieur avec la laine
de tous les premiers concerts de piano.
Et derrière nous une cape
de ciel bleu foncé avec la dentelle noire
de branches rares, abandonnées.

Die zweite Heimat

Je n'ai que treize ans et je convoite une autre patrie,
qu'elle soit grise, qu'elle soit verte, qu'il n'y ait pas de garçons
mais des arbres qui bourgeonnent : à part les bourgeons,
j'ai des narines étroites, l'allure d'une saule
et il est bien que notre attention soit détournée par une musique
car je ne sais que faire de mes mains
sauf me couvrir les joues.

Les joues qui sont toujours assiégées par le sang,
deux petits bûchers,
roman de la rose.

J'ai des bourgeons qui ont fleuri.
Quand la musique est descendue jusqu'aux notes les plus graves,
un doigt a gratté le fond de l'eau.
Devenir adulte se déroulait dans le silence,
de sorte que ceux qui devaient nous sauver
ne puissent arriver à temps.

Le jeune compositeur avait fui la campagne pour la grande ville
pour retrouver de la transparence.
Derrière ses épaules la musique émergeait
comme une aile l'une après l'autre,
un pétale après l'autre : je le regardais
et m'embrasais.